

Voyage au coeur d'une culture commune *Écrire ou le territoire de la mémoire*

Sylvain Schryburt

Number 110 (1), 2004

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/25590ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Schryburt, S. (2004). Review of [Voyage au coeur d'une culture commune : *Écrire ou le territoire de la mémoire*]. *Jeu*, (110), 30–32.

SYLVAIN SCHRYBURT

Voyage au cœur d'une culture commune



À l'origine d'*Écrire ou le territoire de la mémoire* est une œuvre tardive de Georges Perec (*Je me souviens*, 1978), dans laquelle l'oulipien compilait 480 souvenirs qui, pris ensemble, pouvaient se lire comme la carte géographique de la mémoire collective d'une génération. Les règles du jeu étaient simples : chaque souvenir devait être bref, d'une à dix lignes, et commencer par « Je me souviens ». C'est cette contrainte formelle que revisite Hélène de Billy pour proposer sa sélection des hauts comme des petits faits culturels qui ont façonné le Québec d'aujourd'hui, entraînant du même coup le spectateur dans un voyage au cœur du récit culturel commun des *baby boomers*, à l'époque où parler au « nous » était encore possible. Car c'est bien un « nous » qui se profile derrière la constante répétition des « Je me souviens », un « nous » fait de sourires de connivence et de clins d'œil entendus, un « nous » sans la clé duquel ce spectacle sombrerait sans doute dans l'hermétisme...

Écrire ou le territoire de la mémoire

TEXTE D'HELENE DE BILLY. MISE EN SCÈNE : MARTINE BEAULNE; MUSICIEN : CLAUDE LAMOTHE; LUMIÈRES ET TECHNICIEN DE SCÈNE : GILLES TROTTIER; DIRECTEUR TECHNIQUE : LAURENT BUSSIÈRES. AVEC JEAN-FRANÇOIS BLANCHARD. PRODUCTION DE LA PLACE DES ARTS, DANS LA SÉRIE « LE STUDIO LITTÉRAIRE ». UN ESPACE POUR LES MOTS (ÉLABORÉE PAR MICHELLE CORBEIL ET STÉPHANE LÉPINE), PRÉSENTÉE AU STUDIO-THÉÂTRE DE LA PLACE DES ARTS LE 15 OCTOBRE 2003.

Nous nous souvenons

Dans l'heure qui a suivi la représentation, je me suis pris à transcrire des fragments du texte du comédien Jean-François Blanchard, question de dresser un inventaire sommaire des souvenirs retenus par l'auteure. J'en ai noté près d'une soixantaine, allant de « Je me souviens qu'André Brassard buvait du *cherry coke* » à « Je me souviens de Guy L'Écuyer dans *la Vie heureuse de Léopold Z.* », en passant par « Je me souviens de Kerouac au *Sel de la semaine* », « Je me souviens de Luce Guilbeault dans les pièces de Tremblay », « Je me souviens que [René] Lévesque tenait son crayon entre le majeur et l'index », « Je me souviens qu'ils ont dit que c'était une fille, moi j'ai dit que c'était la Manikoutai », et ainsi de suite pendant la petite heure que durait le spectacle.

Pour partial que soit le choix de ces extraits, il témoigne de l'étendue des références culturelles mobilisées par le texte d'Hélène de Billy : on passe du cinéma au roman, du théâtre à la chanson, du mémorable à l'anecdotique, sans souci apparent de hiérarchisation ou de classement. Le principal critère de sélection est que ces réminiscences renvoient toutes, ou peu s'en faut, à l'histoire de la Révolution tranquille et



Écrire ou le territoire de la mémoire
d'Hélène de Billy, mis en scène par
Martine Beaulne au Studio-Théâtre
de la Place de Arts dans la série
« Le studio littéraire ». Sur la photo :
Claude Lamothe et Jean-François
Blanchard. Photo : Xavier Harmel.

aux pères spirituels de la modernité québécoise : les peintres automatistes de même que les poètes Alain Grandbois, Émile Nelligan ou le Paul-Marie Lapointe de *Vierge incendiée* sont aussi convoqués. L'auteure fait appel, il est vrai, à d'autres souvenirs qui ne sont pas directement liés à cette thématique (ceux qui évoquent Du Bellay, Stendhal, Hugo, Proust, Fitzgerald ou Léautaud, notamment), mais ils demeurent, pour ainsi dire, en marge du propos principal tant ils sont noyés dans le flot des références proprement québécoises¹.

Règle du jeu oblige, l'auteure ne brode pas beaucoup autour de celles-ci. Un nom, un titre, une anecdote, une brève citation, quelques mots suffisent à faire jaillir toutes les images, tous les souvenirs épars, parfois même toutes les émotions qui, dans la mémoire du spectateur, se rattachent aux personnes et aux œuvres correspondantes. Car, dans un tel contexte, dire « Je me souviens de la création collective » comme l'a fait le comédien Blanchard, c'est aussi convoquer implicitement le Grand Cirque Ordinaire et sa fanfare débridée, c'est voir réapparaître les clowns militants du Théâtre Euh ! ou la pipe de Jean-Claude Germain, c'est revivre, l'espace d'un instant, l'esprit des fêtes foraines et la sympathique anarchie de ce courant théâtral animé par un féroce besoin de nommer la réalité et les aspirations d'une communauté. Dire « Je me souviens de la création collective », c'est convoquer tout cela et tant d'autres images encore qui dorment enfouies dans l'inconscient de chacun des spectateurs. Seulement, pour que le procédé soit efficace – c'est-à-dire pour qu'il soit performatif –, encore faut-il que ces mots évoquent quelque chose pour le spectateur...

On peut certes le regretter, mais il n'est pas donné à tous de connaître les icônes de la culture québécoise des glorieuses années 60 et 70. Sans ces clés, je dirais même sans ce fonds identitaire commun à l'auteure et aux spectateurs, *Écrire ou le territoire de la mémoire* risque de verser dans un hermétisme complet tellement sa réussite repose sur le plaisir de reconnaître la culture de sa propre génération et, par extension, celui de se reconnaître soi-même. Il s'agit là d'un plaisir narcissique, c'est entendu, mais il est loin d'être sans charme, pour autant qu'on puisse y goûter. Cela dit, le soir de la représentation, nous n'étions pas plus de dix dans la salle à avoir moins de trente ans et les « Je me souviens » se sont rapidement transformés en « Nous nous souvenons », pour le plus grand bonheur de l'assistance.

Éviter le piège de la nostalgie

Il faut dire que les artisans du spectacle ont su éviter le piège de la facilité qui aurait consisté ici à se complaire dans une remémoration strictement nostalgique. Ainsi, l'auteure a eu la bonne idée de donner un peu de chair à l'énonciateur du texte en intercalant de rares éléments fictifs (« Je me souviens que mon père... », par exemple) au milieu des souvenirs de faits réels. Nous avons donc devant nous plus un personnage (un écrivain, en l'occurrence) qu'une collectivité incarnée, ce qui a eu pour effet de donner le minimum de distance nécessaire à une réception non complaisante du texte.

1. J'ajouterais volontiers que ces références, même lorsqu'elles versent dans l'anecdotique, sont surtout celles de la classe moyenne aisée, disons plus Radio-Canada que Télé-Métropole (aujourd'hui TVA). Il n'y a pas de place ici pour Michèle Richard, *Valérie*, *Après-ski* ou la bière Dow !

Mais cette incarnation de l'énonciateur, sa transformation en personnage, on la doit beaucoup à l'excellente mise en scène de Martine Beaulne, une mise en scène discrète dont le parti pris pour la simplicité laissait beaucoup de place aux différents registres du jeu de Blanchard. Par un minutieux travail sur le rythme, Beaulne a su créer des ruptures de ton dans le texte, tantôt servi sur le mode de l'exaltation puis de la hargne, tantôt sur le mode de l'introspection puis de la candeur. Travail sur le rythme aussi que la présence sur scène du violoncelliste Claude Lamothe dont la partition venait tantôt proposer un contrepoint, tantôt soutenir le jeu de l'acteur, comme lorsque ce dernier a entamé le refrain de *Si on s'y mettait* de Jean-Pierre Ferland. Travail sur le rythme enfin que cette idée d'une bicyclette sur pied pour seul décor². Blanchard, qui pédalait pendant la quasi-totalité du spectacle, pouvait ainsi jouer sur le sens à donner à ses répliques en accélérant ou en ralentissant la cadence qu'on supposait être celle de l'engin. La constante rotation du pédalier illustrait par ailleurs, mais de manière subtile, la circularité du texte, son caractère intrinsèquement itératif. La bicyclette de Blanchard venait également intégrer le musicien Lamothe dans l'économie générale de la représentation, comme si, chacun jouant sur leur instrument respectif, on avait affaire à un véritable duo, plutôt qu'à deux partitions distinctes.

C'est d'ailleurs avec un plaisir manifeste que Jean-François Blanchard s'est approprié le texte d'Hélène de Billy. La facilité avec laquelle il parvenait à éveiller la mémoire affective des spectateurs était pour le moins déconcertante. Il devait pour cela établir une relation de complicité avec le public, ce qu'il a su faire dès les premières minutes du spectacle. Je retiendrai tout particulièrement de sa performance les quelques climaxes qui ponctuaient la représentation, comme ce moment où, le regard farouche et pétillant, il a récité quelques vers du *Speak white* de Michèle Lalonde qui m'ont fait littéralement frissonner³. Et que dire de cette fin où, la scène baignant dans une lumière chaleureuse, Claude Lamothe entamait l'air le plus mélodique et enlevé de la soirée, tandis que le comédien, les bras levés au ciel et pédalant à tout rompre (un peu plus et on sentait le vent sur son visage), fixait un point par-dessus la tête des spectateurs en interpellant une femme aimée qui semblait tout à coup resurgir de sa mémoire : « Je me souviens... je me suis tourné vers toi » ? Parler ici de fusion avec le public me semble tout à fait à propos. Et si cette fusion m'a quelque peu agacé au départ, j'ai rapidement été conquis par la lecture de Beaulne et la performance de Blanchard.

Ce soir-là, je suis sorti du théâtre avec un regret – que la pièce ne soit présentée qu'une seule fois –, mais aussi avec une question : quels « Je me souviens » diront, dans trente ans, ceux de ma génération ? M'est avis que des souvenirs, nous n'en aurons pas suffisamment en commun pour plaire à l'ensemble du public d'une petite salle comme le Studio-Théâtre, ne fût-ce que pour une seule représentation... **J**

2. Cette bicyclette était déjà là dans *Je me souviens* que Sami Frey était venu présenter au FTA en 1989.

3. « [Je me souviens de] speak white / tell us again about Freedom and Democracy / nous savons que liberté est un mot noir / comme la misère est nègre [...] Speak white / De Westminster à Washington / Relayez-vous. » *Speak white* (poème-affiche), Montréal, L'Hexagone, 1974.